

Le caleçon

Il aime le goût du genou. L'été, il le mange directement par la peau, et l'hiver, à travers son caleçon, jusqu'à ce que le pelage de coton se retrouve sur sa langue. Dans sa tête rivée sur son genou, l'enfant met de l'ordre dans les choses qu'il connaît.

Les fourmis écrasées entre les doigts sentent le vinaigre. Les papillons ont de la poudre. Les taupes, un frac. On peut faire rouler des boulettes de saleté sur la peau. Les vieilles personnes sentent le bortsch. Sous les ongles, il y a du beurre dans lequel s'enfoncent les échardes. Les gens peuvent être bossus et fous, mais pas les chiens ni les oiseaux. En suçant son genou salé, l'enfant le sait : la seule chose qui sépare l'homme du monde, c'est la peau. C'est grâce à elle qu'il ne pénètre pas dans l'infini des choses.

Le peigne

– Si tu trouves un pou, tu auras un sou, dit mon grand-père. Il pose sur la table une pièce de vingt zlotys et un peigne aux dents serrées.

Tête charnue: je la regarde d'en haut, debout sur un tabouret. Le peigne laboure la peau. Là où il passe, il laisse des traits blancs qui très vite se gorgent de rose. La tête se penche. Grand-père somnole.

Quelques jours plus tard, il a des mains de cire.

– Vas-y, n'aie pas peur, embrasse-le. Ils me poussent doucement vers l'avant.

– Embrasse-le sur la main.

Je m'approche et je l'embrasse. Sa peau est comme s'il n'y en avait pas: ni chaude, ni molle. Personne n'habite sous cette peau. L'emballage vide des chocolats, je pouvais le garder. Je ressortais la boîte et je la sentais, alors les pralines me revenaient en tête l'une après l'autre. L'emballage vide de grand-père, il faut l'enterrer. Mais on peut garder une chose qui lui appartenait.

– Prends ce que tu veux.

Je veux le pull.

– Il sent la transpiration, tu es sûre que tu veux cette loque ?

Sur un fil est étendu le pull que l'on a nettoyé de grand-père. Encore mouillé, il se défroisse de grand-père. Je ne veux pas de ce pull, plus maintenant.

Sans demander si je peux, je prends le peigne. Sans demander, donc je vole, mais je n'ai pas honte. Il y a encore un peu de grand-père dedans. Je te prends, peigne, pour mémoire.

La petite-cuillère

Les morts ne sucent leur thé que lorsqu'on leur met une petite-cuillère dans la main et qu'on décrit nous-mêmes des cercles au fond des tasses. Les cristaux de sucre simulent une tornade, des trombes embarquent les feuilles de thé sur un manège. Les petites-cuillères posées sur la soucoupe ont déjà refroidi que les feuilles tournent encore.

Qu'il y ait du mouvement. Qu'une fourmi file sur la nappe en traînant une miette de gâteau. Il nous faut des guêpes au-dessus de la table. Que quelque chose bourdonne, détruise le silence de cette scène, avant que les morts ne le rompent par la langue que nous composerons pour eux à partir du papier fin enveloppant les mots. Avant qu'on se cache derrière leur dos et qu'on se mette à parler pour eux, nous imaginant que leurs lèvres bougent. Plus tard, nous guiderons leurs doigts au-dessus des assiettes, nous émietterons les petits-beurre avec et ramasserons les miettes sur la pulpe de leurs doigts que l'on mouillera de notre salive. Enfin, fatigués par le poids des marionnettes, nous poserons leurs mains sur leurs genoux, nous faisant ainsi comprendre que c'est là que finissent et le goûter, et le souvenir.

Les morts ne s'habillent pas tout seuls. Nous le faisons pour eux. Tout comme les coiffer, les raser, enfoncer une pince dans les cheveux et des boutons dans les manchettes. Rajouter du bois dans le poêle et retirer du feu la bouilloire qui siffle.

Il faut cirer leurs chaussures. Lécher des timbres pour eux et envoyer des lettres qui ne nous arriveront pas. Ils ne penseront pas ce qu'on ne pensera pas pour eux, donc ils pensent à nous avec nos pensées.

Il arrive qu'en pleine canicule ils soient vêtus de gants et de bonnets en laine. Ou de bonnets de neige, au bord de la rivière gelée où on les avait oubliés le printemps dernier.

L'enfant laisse son grand-père au-dessus de la tasse de thé. Demain, elle reviendra la sucrer. Et reviendra encore, jusqu'à ce que s'épuise tout le sucre du monde.

La pierre

Ni les marrons fourrés dans ses poches, ni les pommes volées ne pèsent tant à l'enfant que la tristesse. Le travail de la tristesse consiste à venir et à être là. Rien d'autre. Le reste revient à l'homme – s'il la reçoit, la tristesse grossira comme une boule de neige qui roule. Elle collera chaque pensée.

C'est l'été, à présent. L'enfant est dans le jardin, la bouche ouverte, d'où fume son mutisme face au monde. La tristesse est à côté de lui. Elle ne fond pas. Et ne transpire même pas.

L'enfant le sait, il le sait de quelque part : aucune chose ne s'appartient. Ni la rayure sur l'abdomen de l'abeille, ni le brin de ficelle de chanvre, ni la feuille qui tombe. Ils sont une partie du tout. Comment faire pour voir le tout, si autour de soi on ne voit que les choses et que chacune veut être découverte ?

L'enfant sent de l'excitation. Cela commence dans la tête, descend entre les jambes, chatouille comme si on le touchait avec une plume. Touchait là-bas. Il le sait : il veut tout. Il sait aussi qu'il ne pourra l'atteindre sans découvrir chaque chose séparément. Personne ne saurait passer une telle immensité à travers le moulin de ses mains et de ses sens. Impossible. La boule de tristesse se repaît du mot glacial « impossible ».

L'enfant ferme la bouche. Il se traîne jusqu'à la maison. En chemin, il trouve une pierre.